

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

160 | octobre-décembre 2001

Droit, coutume, mémoire

Anita Jacobson-Widding, Chapungu : The Bird that Never Drops a Feather. Male and Female Identities in an African Society

Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis, 1999, 525 p., gloss., append., réf., index (« Uppsala Studies in Social Anthropology » 28)

Armando Cutolo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7919>

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 272-275

ISBN : 2-7132-1391-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Armando Cutolo, « Anita Jacobson-Widding, *Chapungu : The Bird that Never Drops a Feather. Male and Female Identities in an African Society* », *L'Homme* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2001, mis en ligne le 31 mai 2007, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7919>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

Anita Jacobson-Widding, *Chapungu : The Bird that Never Drops a Feather. Male and Female Identities in an African Society*

Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis, 1999, 525 p., gloss., append., réf., index (« Uppsala Studies in Social Anthropology » 28)

Armando Cutolo

- 1 ISSU d'une enquête sur le terrain dans la province du Manicaland, au Zimbabwe, et attestant d'une remarquable érudition théorique, cet ouvrage important s'inscrit dans le courant des études anglo-saxonnes qui, à partir des années 1980, se sont consacrées à « l'anthropologie du moi » et de l'identité. Toutefois, la démarche de l'auteur s'en détache grâce à une perspective originale sur l'identité de genre et une conception des relations entre personne, individualité et structure sociale ancrée sur l'anthropologie de Meyer Fortes. En effet, dans son introduction, Anita Jacobson-Widding nous éclaire sur son objectif théorique principal. Il s'agit de répondre à la question posée par Fortes : « Si le statut de personne est socialement et culturellement généré, comment est-il ressenti par l'individu qui en est le porteur ? »¹ Voilà donc à nouveau posée la dichotomie entre personne morale² (*social person*) et individu « porteur », avec une nette prise de distance par rapport aux auteurs qui ont discuté de la pertinence universelle d'une telle distinction analytique³.
- 2 Pour Anita Jacobson-Widding, si la personne n'existe pas en dehors de sa référence sociale, celle-ci n'épuise jamais tout à fait l'identité de son porteur. C'est justement dans le mince espace qui sépare « l'identité attribuée » (*ascribed identity*) et « l'identité perçue » (*experienced identity*) que l'auteur entend nous conduire. Sa réflexion se situe à l'intersection de plusieurs niveaux d'enquête et de nombreuses théories. Symbolisme, genre, personne, identité, rapports entre anthropologie et psychanalyse, Anita Jacobson-Widding prend position dans les débats que suscitent tous ces domaines théoriques. Il en résulte, outre l'extraordinaire explicitation des fondements et des implications de sa

recherche, un texte complexe mais extrêmement fécond, dont nous tenterons ici de retrouver le fil conducteur.

- 3 Les Manyika appartiennent aux peuplades de langue shona du Zimbabwe, dont la structure de parenté a été décrite comme exemplaire d'un système patrilinéaire « fort » à terminologie omaha⁴. Toutefois, l'étude des relations de genre manyika révèle une pluralité de modèles qu'Anita Jacobson-Widding relie à la présence de deux ordres structurels, à savoir les « structures dominantes » (*dominant structures*) et les « structures muettes » (*muted structures*). Les « structures dominantes » génèrent les modèles relationnels qui conforment explicitement l'ordre social : ici, le genre masculin est dominant sur le genre féminin. Les « structures muettes » sont au contraire inscrites de façon implicite dans le système symbolique local et donnent naissance à d'autres modèles de relation de genre. Leur pertinence se situe au niveau de l'interprétation et de l'expression symbolique de l'expérience personnelle. L'exploration de ces niveaux structurels fait l'objet des trois parties qui composent l'ouvrage.
- 4 La première partie est centrée sur l'analyse du symbole le plus important de l'indépendance, de l'autorité et de l'identité du genre masculin : il s'agit du *chapungu*, « l'oiseau qui ne perd jamais de plume ». Cette figure est marquée par l'aura d'inaccessibilité qui, dans le Manikaland, est un des attributs fondamentaux de l'*ubaba*, le statut de « père ». À partir de là, l'auteur explore un idiome symbolique corporel et spatial qui, des ruines du Great Zimbabwe à la maison du roi manyika et à la construction des actuels agrégats résidentiels, gouverne toute forme d'inscription des activités humaines dans l'espace et dans la formulation des rapports hiérarchiques. De ce tortueux mais fascinant parcours ethnographique émergent progressivement les critères de transformation de l'opposition spatiale haut/bas en une opposition dominant/dominé et une opposition masculin/féminin. Ainsi se profilent les « structures dominantes » hiérarchiques qui donnent forme à l'univers symbolique manyika : tout ce qui est en haut est supérieur, noir, dur, sec, résistant, inaccessible et masculin, alors que tout ce qui est en bas est inférieur, blanc, moelleux, humide, conciliant, accessible et féminin.
- 5 La centralité de l'opposition entre genres masculin et féminin produit toutefois une certaine instabilité dans cet ordre : en effet, « le genre est toujours véhiculé par le statut de personne » (p. 28), et donc sa naturalisation ne peut jamais être totale. On se trouve ainsi devant une pluralité d'associations symboliques que l'auteur rapporte à deux modèles contradictoires de relation de genre : un modèle « dominant », axé sur la relation profane et hiérarchique mari/femme, et associé à une exogamie nécessaire autant que dangereuse pour la continuité de l'identité patrilinéaire, et un modèle « muet », axé sur la relation frère/sœur, caractérisé par une harmonie égalitaire et associé à une « fertilité sacrée » endogame qui renvoie à son tour à une autonomie idéale du patrilignage.
- 6 Dans la deuxième partie, l'auteur met en évidence un troisième modèle de relation de genre. Il s'agit d'un modèle qui n'est jamais formulé explicitement mais qui s'exprime par des images appartenant à l'univers symbolique collectif. Anita Jacobson-Widding le dégage à l'aide d'un corpus de narrations traditionnelles centrées sur la « femme du lac », une sorte de sirène qui habite les mares et capture les passants qui s'en approchent pour les soumettre à des épreuves dont dépendent leur retour à la vie terrestre. Toutefois les versions masculines et féminines de ces narrations se différencient au niveau des conséquences sur le destin individuel : là où les hommes retournent à la vie à travers des formes de renaissance qui redéfinissent leur personne en la démarquant des identités sociales ordinaires (ils deviennent par exemple des guérisseurs), les parcours féminins

montrent une forte continuité dans les statuts possédés avant et après l'aventure avec la dame du lac.

- 7 L'auteur se demande où se situent les origines de cette asymétrie. Adoptant une perspective psychanalytique, elle étudie la relation, réglée ici par un code social précis, entre mère et enfants dans les premières années de la vie. À partir du sevrage, qui a lieu vers dix-huit mois, la mère inverse brusquement le comportement qui avait été le sien jusque-là. En effet, si son comportement initial se caractérisait auparavant par un étroit contact physique et une affectivité intense, il devient autoritaire et exigeant face à l'enfant. À partir de là s'instaure une différence entre les modalités d'interaction à l'égard des garçons et des filles. Alors que les filles commencent à participer aux activités domestiques, entrant ainsi dans la sphère de la solidarité féminine, les garçons restent en marge du monde « du village ». En outre, c'est à partir de ce moment-là que la mère et les grands-mères exercent leur surveillance sur le développement sexuel des garçons pour lesquels la puissance virile conditionne l'accession au statut de « père ». Anita Jacobson-Widding fait l'hypothèse que le développement de l'identité et celui du sens du moi masculin sont perturbés par cette expérience.
- 8 La troisième partie du livre, consacrée aux « structures du moi », développe ce point. Pour parler du « moi », les Manyika font référence au « cœur ». Femmes et hommes en parlent en des termes très différents. Pour les femmes, le « cœur » s'exprime dans le présent, en termes de joie et de liberté que l'on peut très bien ressentir en se consacrant au travail domestique, mais aussi à travers la socialité quotidienne du village et la solidarité féminine qui y règne. Par contre, le « cœur » des hommes s'exprime dans le désir et il est représenté dans sa tension constante vers les « choses lointaines », dans le fait de se projeter dans de grands projets pour le futur. Aussi le village et les groupes domestiques sont-ils des espaces où les hommes ne trouvent pas facilement leur place, un contexte dans lequel le stéréotype culturel de la personne masculine ne parvient pas à s'exprimer et à atteindre les objectifs hiérarchiques de l'*ubaba*.
- 9 En conclusion, il existe une nette différence entre le parcours de construction du moi féminin et celui du moi masculin. La perspective de la psychanalyse relationnelle qui est celle de l'auteur (elle fait référence à Margareth Mahler et à Heinz Kohut) impose ici son appareil explicatif. En effet, dans ce cadre analytique, le développement d'un moi intégré et continu présuppose, lors de l'enfance, un Autre qui accepte et « réfléchisse » l'image globale de la personne du sujet. Or, les mères manyika montrent inflexiblement au petit garçon ce qui est acceptable et ce qui est à repousser. C'est donc « l'Autre le plus important » de l'enfant qui, très vite, rend manifeste à ce dernier que son identité individuelle n'a en elle-même aucune valeur, et ce tout en imposant constamment la référence au modèle culturel de la paternité (*ubaba*). Il faut ajouter que ce modèle est celui d'un statut qui reste inaccessible pendant une longue période de la vie. Ainsi s'installe une distance entre l'identité attribuée et l'identité vécue qui tend à ne pas pouvoir être comblée et entraîne un comportement passif de renonciation dominé par le stéréotype de l'autorité et de l'inaccessibilité hiérarchique des « pères ».
- 10 Au contraire, dès les premières années de leur vie, les petites filles entrent dans une sphère de relations interpersonnelles beaucoup moins hiérarchisées. N'étant pas obligées de définir leur identité sur la base de stéréotypes trop éloignés de leur expérience quotidienne, elles peuvent construire un sens du moi cohérent où s'intègrent identité vécue et identité attribuée, tout en développant une capacité d'initiative dans la vie sociale qui semble être plus importante que celle des hommes.

- 11 Devant une telle œuvre, qui affronte comme rarement une multiplicité de problématiques, on a peine à rendre justice à la richesse des données et des idées qui y sont contenues. Un des points forts de ce travail consiste dans l'effort d'articulation et de synthèse entre les différentes approches de l'objet de recherche et entre les différents cadres théoriques. Mais cela suscite inévitablement des questions chez ceux qui auraient voulu voir certains thèmes plus amplement traités en raison de l'intérêt théorique du contexte où ils se situent. S'agissant de la littérature ethnographique qui concerne cette région de l'Afrique, on aurait souhaité par exemple que soit analysé de façon plus approfondie le rôle du prix de la fiancée par rapport aux autres populations shona. En effet, nous savons, comme l'a observé Adam Kuper⁵, que dans la « zone du lobola » (*roora* ou *rovora* en shona), ces prestations matrimoniales génèrent des liens de dépendance non seulement entre les hommes, mais aussi entre les femmes. Les femmes manyika semblent étrangères à ces relations, mais on aimerait en savoir plus.
- 12 Par contre, sur le plan théorique et méthodologique, il est difficile de formuler des critiques à propos d'un ouvrage où pratiquement chaque concept fait l'objet d'un développement spécifique. On notera cependant, dans la dernière partie du livre, une certaine difficulté due au recours à des notions psychanalytiques, et plus précisément aux jugements de valeur que cela entraîne. Anita Jacobson-Widding tend ainsi à nous présenter toute une catégorie sociale, celle des hommes manyika, comme atteinte d'une « passivité » décrite en termes quelque peu cliniques. On a le sentiment qu'elle oppose le sens de l'individualité, de l'initiative et de l'égalitarisme, en somme la modernité positive des femmes, au traditionalisme hiérarchique et passif (anti-moderne et négatif) des hommes. Bien qu'elle mette plusieurs fois en garde contre l'adoption d'éléments idéologiques individualistes dans l'étude des identités manyika, l'idéologie moderne chassée par la porte semble, dans les conclusions, revenir par la fenêtre.
- 13 Ces remarques, toutefois, ne retirent rien à l'importance de l'ouvrage et à la fascination du voyage à travers la culture et la société manyika que nous offre Anita Jacobson-Widding.

NOTES

1. Meyer Fortes, *Religion, Moral and the Person*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987 : 250.
2. « The social person corresponds more or less to *la personne morale* in French » (p. 31).
3. Voir par exemple Clifford Geertz, « On the nature of anthropological understanding », in Richard Shweder & Robert LeVine, eds, *Culture Theory. Essays on Mind, Self and Emotion*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984 ; Anthony Marsella, George de Vos & Francis Hsu, eds, *Culture and Self. Asian and Western Perspectives*, London, Tavistock, 1985 ; Geoffrey White & John Kirkpatrick, eds, *Person, Self and Experience. Exploring Pacific Ethnopsychologies*, Berkeley, The University of California Press, 1985.
4. A. R. Radcliffe-Brown, « Introduction », in A. R. Radcliffe-Brown & Daryll Forde, eds, *African Systems of Kinship and Marriage*, London, Oxford University Press, 1950.

5. Adam Kuper, *Wives for Cattle. Bridewealth and Marriage in Southern Africa*, London, Routledge & Kegan Paul, 1982.

AUTEUR

ARMANDO CUTOLO

Dipartimento di Filosofia e Scienze sociali, Sienne.